—Non, non, murmura-t-il, c'est mal, ce que je fais, très mal ! Est-ce que j'ai le droit de juger ma mère ? Est-ce que sa vie, est-ce que ses secrets ne doivent pas rester sacrés pour moi ?

Et fiévreux, il repoussa avec emportement la porte du petit meuble. Il s'enfuit.

Deux jours après, en entrant dans le petit salon, il trouvait sa mère étendue dans son fauteuil, la tête inclinée sur sa poitrine.

—Mère, dit-il doucement, croyant qu'elle s'était assoupie.

Il s'approche et l'embrasse sur le front. Mais ce front est glacé et Marguerite est d'une pâleur mortelle. Elle est évanouie.

Depuis quelque temps, elle a des syncopes brusques. Son cœur est malade. Elle a trop souffert depuis la fatale soirée du meurtre. Le cœur meurtri, porte une blessure qui ne guérira plus.

Ce n'est pas la première fois qu'on la trouvait privée de sentiment. Maxime s'en était inquiété. Il avait voulu faire venir un médecin. Elle s'y était refusée obstinément.

Gérard répète, prenant sa mère dans ses bras ;

—Mère ! mère ! tu es malade ! tu souffres !

En même temps il aperçoit sous ses yeux le petit meuble ouvert, les tiroirs béants. Et près de Marguerite, des papiers éparpillés ; sur ses genoux, sur le tapis, sur un guéridon, ces papiers s'étalent : elle vient de les relire sans doute. Bien que ces émotions soient douces, son cœur a faibli.

Les yeux du jeune homme, attirés là invinciblement, cherchent à lire ; il se penche ; il attire plus près ces papiers. Tout d'abord son regard est brouillé, tant son trouble est profond ; puis il se remet ; sa main tremblante saisit une poignée de ces lettres et il les cache brusquement sur lui.

Au même instant, Marguerite rouvre les yeux. Elle reconnaît son fils. Elle lui sourit.

—Ce n'est rien, dit-elle... le cœur, le cœur !

Et elle pousse un profond soupir.

Mais tout à coup elle se souvient que cette syncope l'a surprise au moment où elle était replongée dans ses chers souvenirs. Les lettres sont là. Elle les réunit, simulant l'indifférence, et tout le temps que Gérard reste auprès d'elle, ne les quitte plus des yeux. Elle ne s'est pas aperçue que quelques-unes avaient disparu.

Gérard court chez lui, dans sa chambre. Ces lettres lui brûlent le cœur. Aura-t-il le courage de les parcourir ? N'est-ce pas une sorte de sacrilège ? Pénétrer de force ainsi dans le passé de sa mère ? N'est-ce pas une profanation ?

Il les retire de sa poche, il les froisse dans ses mains crispées. Il n'ose... Et cependant, à la fin, il les lit.

Ce ne sont point des lettres... Ce sont des notes éparées... toutes pleines de tendresse, de souvenirs passionnés... Elles portent certaines dates qui précisent les lointaines époques où elles furent écrites.

C'est à Maxime, à Maxime de Vandières qu'elles s'adressent ; c'est de Maxime qu'elles parlent ! Et les dates de ces lettres, dont quelques-unes ne remontent pas à plus de cinq ou six ans, disent éloquentement que la pensée de l'ollicier occupait toute entière le cœur de Marguerite.

Gérard en eut une souffrance aiguë, horrible.

Son père n'était pas aimé ! Cela était certain, indubitable, et cet amour de Marguerite pour Maxime remontait aux premiers temps du mariage.

—Mon Dieu, pourquoi ai-je voulu lire ? murmura le malheureux garçon.

Mais, qu'étaient-ce que ces lettres ? Pourquoi se trouvaient-elles en la possession de Marguerite ?

Maxime de Vandières, les lui avait donc rendues ? Assurément. Et elle ne voulait pas s'en séparer. Sans doute aussi que Maxime avait répondu ? Que les lettres de l'homme existaient, à côté des lettres de la femme aimée ? Le hasard ne les avait pas mises entre ses mains. Il le regrettait ; car, ainsi, il eût connu jusqu'au bout, les yeux brûlés de larmes de rage et de honte, le roman de cet amour coupable.

—Mon père ! mon pauvre père ! dit-il.

Puis il essuie ses yeux. Il veut continuer à lire. Et il lit, au hasard. Alors son visage se transforme. Les larmes se tarissent, une joie immense éclate dans ses yeux.

Il vient de comprendre tout à coup que ces lettres n'ont jamais été envoyées à Maxime ; que Marguerite y déversait, parfois, dans son abandon, le trop plein de sa tendresse réfrénée. Il vient de comprendre, à quelques lignes, que Maxime et Marguerite ne sont pas coupables, que s'aimant, ils ne se voyaient jamais ! Il vient de comprendre que chacun d'eux avait souffert, longtemps, longtemps, d'être séparés, mais noblement souffert, souffert en silence. Sa mère n'est pas coupable !

—Mon Dieu, que je suis heureux ! dit-il.

C'est plus joyeusement qu'il achève de lire. Il ne craint plus, à présent, les révélations funestes. Avait-il donc vraiment douté de sa mère ? Non, non, jamais ! jamais ! sacrilège ! sacrilège !

Mais une autre douceur lui est réservée. Dans la dernière des

pages qui lui tombent sous la main, Marguerite exhale les plaintes que lui arrache la triste vie à laquelle le baron de Savenay l'a condamnée ! Certains mots cruels lui échappent ! Il semble qu'il y ait, dans ce cœur de femme pourtant si tendre, si fermé à la haine, un sourd ressentiment contre l'homme qui n'a pas voulu lui faire oublier le sacrifice de sa jeunesse !

Là, elle se disait délaissée, abandonnée pour une femme galante. Et, n'ayant plus de honte, comme il n'a déjà plus d'honneur, le baron ne gardait même plus cette politesse apparente des relations ordinaires que la vie sans reproche de sa femme exigeait de lui. Il s'affichait avec cette femme. Et il désertait maintenant, pendant des semaines, pendant des mois, la maison, où le fils, enfant, s'inquiétait de ne plus le voir !

Dans cette même page, toujours toute remplie de ce désespoir maternel, Marguerite disait que ce qui la retenait à l'existence et lui faisait parfois oublier ses chagrins domestiques, c'était l'affection de Gérard. Elle n'avait vécu que pour lui. Cela éclatait à toutes les lignes dans une inépuisable effusion de tendresse.

Mais Gérard, le front penché, les yeux assombri, rêve tristement. Il vient de perdre une illusion sur son père. Le souvenir sacré qu'il gardait de l'homme qui n'était plus se voilait maintenant, et il en souffrait cruellement. Son âme se déchire. Il ne retient pas un sanglot.

Tout à coup, il sent deux mains qui lui prennent doucement la tête ; deux mains fraîches et douces qui rafraîchissent son front brûlant ; elles penchent Gérard en arrière. Et il aperçoit au-dessus de lui les yeux câlins de sa mère qui est entrée sans être entendue, qui s'est approchée par derrière lui, et qui lui dit, avec un sourire plein de reproches :

—Que fais-tu là ? Et pourquoi te caches-tu pour pleurer ?

Il se lève avec le geste d'un fou ! Sa mère ! Elle va découvrir ses lettres, surprendre ce vol... ces soupçons ! Que va-t-elle dire ?

En effet, pardessus la tête chérie où tant de pensées mystérieuses, qu'elle voudrait pénétrer, se cachent depuis quelque temps, pardessus ce front attristé, le regard de la mère a rencontré les feuilles éparées. Elle a reconnu le papier jauni et les lignes tant de fois relues. Elle s'est souvenue que, tout à l'heure, Gérard l'avait surprise au moment où elle venait de perdre connaissance ! Il l'avait donc guettée, espionnée ? Il s'était emparé d'une partie de ses lettres, et le secret de sa jeunesse, le secret de son cœur de femme, il ne l'ignorait plus, maintenant. Son visage exprime une si cruelle souffrance que Gérard se précipite aux pieds de sa mère :

—Mère ! mère ! pardonne-moi !

Elle montre du doigt les lettres. Elle a de la peine à articuler quelques mots :

—Pourquoi ? Pourquoi ?

—Je ne sais pas, mère, je ne sais... Je te demande pardon.

Elle secoue la tête.

—Tu as douté de ta mère, enfant !

Il baisse le front que rougit la honte de l'action qu'il vient de commettre.

—Mon Dieu, murmure la pauvre femme, jusqu'où iront ses soupçons ?

L'émotion l'a brisée. Elle est prise de tremblements. Son cœur serré l'étouffe. Elle y porte la main. Puis elle sent des bourdonnements dans son cerveau. Elle comprend qu'elle va céder à un de ces accès de délire où elle n'est plus maîtresse de son esprit, de ses souvenirs. D'un geste vague, elle montre la porte à Gérard.

—Laisse-moi... Va-t-en !

Elle voudrait que du moins il ne fût pas là, et que, si quelque parole imprudente lui échappait, il ne l'entendît pas !

—Mère ! Mère ! pardon... reviens à toi ?

—Va-t-en... je ne veux pas... Il ne faut pas que tu saches... c'est horrible... tu ne pardonnerais jamais... non, non, on ne saura pas !... Jamais ! Personne... Et lui, là-bas, qui souffre, qui se désespère... le pauvre homme ! le pauvre homme !...

Elle ne faisait plus attention à Gérard. Et Gérard, éperdu, l'écoutait. Tout à coup, elle fit quelques pas dans la chambre, étendit le bras vers un être invisible que contemplaient ses yeux dilatés par l'horreur, et, en même temps, elle roula en arrière, sur le sol, pendant que distinctement, ses lèvres laissaient échapper la phrase suprême :

“ Que Dieu me juge et me pardonne ! ”

Et elle resta immobile.

Gérard, anéanti, ne se ressaisissait pas. Qu'avait-il entendu ? Que faillait-il comprendre ? Pourquoi, soudain, cet accès de délire chez sa mère, dont l'intelligence était si droite ? Pourtant, dans le désordre de ses idées, il ne songea, en ce moment, qu'à Marguerite. Il la soigna, la rappela à la vie. Mais tout de suite, elle se rappela les lettres, les lettres volées.

—Tu me forces à un aveu, mon enfant, dit-elle, que je puis te faire sans honte, car je ne peux m'adresser aucun reproche. J'aimais M. de Vandières avant de connaître ton père. En épousant ton père, j'obéissais à la volonté du mien. C'est tout, je ne revis Maxime que le jour du meurtre.